

Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber: Adolphe Henn
Band: 1 (1894)
Heft: 1

Rubrik: Suisse

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

les voix au profit des instruments. Il a donné pour devise à son art le mot de je ne sais plus quelle sainte du Moyen-Age : *Symphonialis est anima*, l'âme est symphonie. Ainsi, par un détour, ou plutôt un retour imprévu, la musique instrumentale, celle que Hegel nommait la musique indépendante, a regagné ce qu'elle était sur le point de perdre. On l'allait délaïsser pour courir au théâtre; elle y a couru la première et, s'y installant en souveraine, elle a conquis ses vainqueurs.

M. Cherbuliez dans son livre sur l'*Art et la Nature* a donné le rôle nouveau de l'orchestre une explication spacieuse. L'œuvre lyrique, dit-il, par l'importance accrue de l'orchestre s'est rapprochée de la nature, laquelle nous montre toujours les choses dans leur vrai cadre. Or, le chant, c'est la passion; l'orchestre, c'est le monde au milieu duquel la passion agit et se meut. Le monde la regarde et la juge. Tantôt il lui vient en aide, il l'encourage et la consacre; tantôt au contraire, il entre en lutte avec elle, la contredit et la combat. Ainsi compris, l'orchestre ne serait que le spectateur, le témoin de notre destinée; notre allié, notre complice, à moins qu'il ne soit notre ennemi.

(A suivre).

SUISSE

Genève

La saison musicale bat son plein, les concerts se pressent. Le lecteur m'approuvera de ne point remonter au déluge, de crainte d'en être réduit à une sèche énumération et qu'en voulant trop dire je ne dise rien du tout. Je ne parlerai donc que des concerts récents.

Qu'une exception me soit permise cependant, en faveur des concerts du théâtre. Ces concerts forment un tout: c'est, à chaque fois, le même orchestre et le même chef, mus par le même comitè; c'est le même public d'abonnés fidèles et c'est toujours aussi, avant la réunion solennelle au théâtre, la même réunion intime au Conservatoire, où M. Jaques-Dalcroze explique et commente, et met en garde un cercle nombreux d'auditrices contre les admirations banales et les dédains injustifiés. Et les programmes eux-mêmes, qu'individuellement on peut trouver exclusifs, se complètent l'un l'autre et se fusionnent sous les lois d'un sage éclectisme.

Le succès, cette année, est immense. Est-il mérité? C'est une question que je ne me charge pas de résoudre: si je disais non, on me répondrait que notre ville n'est pas une grande capitale, qu'on n'y peut prétendre à un Gewandhaus ou à un orchestre Lamoureux, et si je disais oui, on m'objecterait... beaucoup de choses. Je laisserai donc de côté la question brûlante de ce qu'on peut et de ce qu'on ne peut pas faire à Genève et je parlerai des concerts qui s'y donnent comme s'ils avaient lieu, je suppose, à Musicopolis, séjour favori, ou, si l'on veut, simple lieu de villégiature, d'Orphée et des Muses.

J'avais apprécié surtout, l'an dernier, dans l'orchestre de M. W. Rehberg, certaines qualités, que je crois rares chez les Genevois, d'entrain et de rythme et, en général, d'ensemble et de franchise d'attaque. Je les

ai retrouvées cette année, mais malheureusement à un moindre degré. C'est ainsi que le premier allegro de la deuxième symphonie de Beethoven a été pris beaucoup trop vite, trop vite non seulement pour le morceau, qui y perd, pour l'oreille en clarté, pour l'esprit en dignité, mais pour les musiciens eux-mêmes, si bien qu'il y a eu dès le début des parties jouées à la débâcle et que le tempo n'a pas pu être maintenu. Et c'est ainsi qu'à l'inverse, le finale de la symphonie « aux timbales » de Haydn a été pris trop lentement et que nous y avons assisté à un tiraillement pénible, angoissant, des cordes et des cors. Dans le premier allegro de la même symphonie, il y a des négligences difficilement excusables des seconds violons dans leurs accompagnements, des cuivres dans leurs « tra la la », et cela a suffi pour enlever au morceau cette netteté du dessin et cette aimable correction « ancien régime » qui font le charme des œuvres de Haydn, œuvres faciles, en somme, et dans l'exécution desquelles on est bien en droit d'exiger ce dernier fini qui donne à l'auditeur une si grande jouissance, avec un sentiment de perfection réalisée. L'exécution de la symphonie de Schumann, elle, a péché surtout par un défaut de pondération entre les éléments orchestraux: à plusieurs reprises, par exemple, — dans le *larghetto*, dans le *scherzo*, — les cordes ont impitoyablement couvert les bois, chargés cependant de la mélodie. Bref, si l'on excepte l'ouverture du *Roi Manfred* de Reinecke, très bien, très vaillamment rendue, — et la question d'interprétation même mise à part aujourd'hui —, il y a eu partout de fâcheux accrocs, dont on me dispensera de donner la liste. Je ne parle pas de certain fragment du *Crépuscule des dieux*, qui était à peine dégrossi.

Comme solistes, les abonnés ont entendu M. Petri, violoniste de l'orchestre royal de Dresde, qui a remporté un franc succès dans un *Adagio* de Spohr et dans le *Concerto* de Mendelssohn, bien que dans ce concerto il ait manqué de charme et de poésie et qu'il y ait parfois joué faux, — l'émotion, sans doute! — un franc insuccès dans un *Concertstück* de Singer d'une orchestration terne et sourde. Au second concert, Mme Bonade, dont nul n'ignore la valeur, et Mlle Janiszewska, pianiste de mérite, mais dont le jeu est trop fin et trop délicat pour qu'elle ait réussi à enlever la salle dans le *Concerto de Liszt*, œuvre du reste ennuyeuse, si l'on en excepte un piquant *scherzo*. Au troisième concert, enfin, Mlle Lottie Thudichum, cantatrice anglaise (d'origine allemande) dont il faut admirer sans réserve la grande voix, une de ces voix qui coulent comme un fleuve, sans effort. A louer aussi les rares qualités de style dont elle a fait preuve dans l'air de l'*Alessandro* de Haendel. Certaines intonations britanniques nuisaient à l'air de la *Gazza Ladra*.

Quelques jours après ce troisième concert d'abonnement, à l'improviste, M. Eugène Ysaye s'est fait entendre dans notre ville. Cette soirée est inoubliable. M. Eugène Ysaye a joué la célèbre *Chaconne* de Bach, aussi bien, pour le moins, que la joue Joachim, et il l'a jouée autrement, avec une liberté d'allure et une fantaisie, avec une poésie, jointe, de façon merveilleuse, à une sévérité de style admirables, liberté, fantaisie, sévérité qui sont bien, toutes ensemble, dans la manière du grand Sébastien. Son jeu a pris, depuis quelques années, une extraordinaire puissance. Il avait du reste un digne partenaire en son frère, le pianiste Théophile Ysaye; unité d'expression, complète compréhension musicale, raffinement de nuances, passion, autant de qualités qu'ils ont montrées, à un degré peu commun, dans la *Sonate en la majeur* de Fauré et qui sont nécessaires pour faire admettre

par le public cette œuvre abstruse. M. Théophile Ysaye a fait entendre seul, la *Sonata appassionnata* de Beethoven et il l'a rendue en artiste, avec une grande profondeur d'expression et une parfaite homogénéité de style ; il en a bien fait ressortir le caractère tragique. Mme Ketten, qui prêtait son concours aux deux virtuoses, a été à leur hauteur, et c'est tout dire.

Le lendemain, concert Reymond. M. Eugène Reymond, élève de son père et de la Hochschule de Berlin et premier violon de notre orchestre, a naturellement souffert du voisinage inattendu d'Eugène Ysaye. Il n'en a pas moins fait preuve d'un réel talent, d'exécutant et de musicien à la fois, dans la *Sonata op. 13* de Grieg, une *Ballade* de Moskowski et, surtout, dans les *Danses suédoises* de Max Bruch. Sa sœur, Mlle L. Reymond, élève du Conservatoire de Stuttgart, a un joli mécanisme, mais son talent, qui promet, est loin d'être aussi mûr que celui de son frère.

P. M.

Lausanne

Les jardiniers de Lausanne doivent être contents cet hiver. Jamais on n'a vu plus d'artistes couverts de plus de lauriers offerts par la main des Grâces ; les Grâces, ce sont nos ouvreuses en blanc bonnet.

Véritablement, les artistes nous gâtent ; ils aiment notre public et lui reviennent volontiers ; sans doute parce qu'il est fait en grande partie d'éléments jeunes, qui s'enthousiasment vite et manifestent ferme.

Nous avons eu M. Gillet, le maître du hautbois. Nous avons eu F. Blumer, le brillant pianiste ; il nous a même donné deux concerts, qui nous ont rendus très difficiles pour ses successeurs, et dont le second est un des plus grands succès dont on se souvienne à Lausanne.

Nous avons eu Ysaye, l'un des plus beaux violons du monde, dont la perfection technique frappe malheureusement davantage le public, que les qualités plus intimes d'un jeu exempt de toute sentimentalité.

Nous avons eu, enfin, nos concerts d'abonnement, les deux premiers du moins, avec un changement de direction qui vous intéresse particulièrement. M. L. Banti quitte Lausanne pour aller remettre à flots l'Orchestre philharmonique fondé jadis par de Bülow, à Florence.

C'est M. G. Humbert, votre compatriote et savant professeur, qui a repris sa tâche ; tâche délicate, ardue, qui ne saurait tenter qu'un jeune, et que seul un jeune est capable de mener à bien, pourvu qu'il ait peu d'exigences et beaucoup d'énergie, qu'il sache attendre et forcer le succès. Le choix du Comité de l'Orchestre est légitimé d'ores et déjà. Le second concert marquait un progrès sensible sur le premier et, dès le troisième, on peut s'attendre à voir M. Humbert accomplir les miracles que notre public exige de son chef d'orchestre, sans s'y aider beaucoup autrement.

La *symphonie en mi bémol* de Schumann, donnée pour la première fois ici, vendredi passé, a mis en lumière les qualités du nouveau directeur et aussi — pourquoi le cacher? — les petites infirmités de sa troupe. Le *scherzo*, l'*andante*, le *finale*, parfaitement rendus, trahissaient l'étude et le goût de la chose étudiée, un sens précis des rythmes et des mouvements, une intelligence nette et souple de la phrase ; en un mot, le tact, ce don à la fois multiple et très déterminé, aussi nécessaire et plus à l'artiste qu'au simple mortel, et sans lequel il n'est pas d'artiste complet. Voilà pour le directeur. La première partie (*lebhaft*), manquait un peu de clarté, et le Largo (*feierlich*) de souffle ; notre petit orchestre n'ayant pas les belles sonorités indispensables pour soutenir cette lente mélodie, dans le carac-

tère calme et pompeux dont elle est empreinte d'un bout à l'autre.

Je dois dire que l'œuvre même, peu généralement connue, n'a pas paru tout à fait aussi simple qu'on l'avait annoncé. Elle a du reste un caractère surtout champêtre ; elle sonne la vie du paysan bien plutôt que celle de l'étudiant ; elle a de la fraîcheur, de l'entrain, de la gaité même ; mais elle n'approche pas, comme valeur musicale, de l'admirable *symphonie en ut majeur*, ni du *scherzo* de celle en *si majeur*.

Le quatuor a très-bien exécuté un *Andante* de Tchaikowsky et un *Menuet* de Glinka. L'orchestre n'aurait pas demandé mieux que de jouer très-bien aussi les *Danses Rustiques* de M. J. Bischoff, si l'auteur qui les dirigeait lui-même, avait voulu se prêter à toutes les intentions expressives de ses musiciens. Mais une excessive timidité empêche cet excellent compositeur de se mettre en relief, soit qu'il traite ses œuvres souvent remarquables, comme Rubinstein traitait les siennes dans ses premiers concerts, avec un mépris souverain mais injustifié, soit qu'il considère la direction comme une corvée obligatoire autant que désagréable, il ne les avantage pas en les dirigeant, et c'est grand dommage. La seconde — la plus récente — des *Danses Rustiques* est une perle ; elle est pleine de vivacité et d'imprévu, très moderne aussi et digne de n'importe quelle œuvre analogue de la jeune école française ou slave, dont elle tient à l'évidence. Une seconde audition en sera la très bienvenue.

La grande attraction du concert, c'était la cantatrice, M^{lle} L. Thudichum, que vous avez eu le privilège d'entendre avant nous. Le fragment du *Tannhäuser* qu'elle a choisi était insuffisant pour permettre d'apprécier sa manière d'interpréter Wagner. Mais elle a chanté un air de l'*Alessandro* — que Handel écrit en 1726 pour la *Royal Academy of Music*, fondée par lui quelques années auparavant — avec une voix et une grâce qui font d'elle une des premières cantatrices de notre temps ; elle s'est élevée au-dessus de tout jugement dans l'exécution de quelques *lieder*, notamment le *Frühlingslied*, de Lassen, et *Still wie die Nacht*, de K. Böhm. Dans le *piano* surtout, sa voix pure et enveloppante, ineffablement douce, planait comme une voix aérienne, venue on ne sait d'où, un chant d'amour de rossignol dans les hautes branches, voilé par l'épaisseur des feuilles, égrené par les jeux de la brise, et s'épandant comme lointain, mais net encore, dans le silence solennel et chaud d'une nuit d'août. Je n'ai rien entendu de si parfaitement beau depuis la Barbi.

Et cependant, M^{lle} Thudichum ne nous a pas fait oublier les débuts de M^{lle} Ketten. Cette jeune artiste a enchanté son public lausannois ; et je présume que son public l'a enchantée également.

Chez elle, la méthode vaut mieux que la voix, et le sens musical mieux encore que la méthode.

Elle peut devenir une plus grande virtuose, mais elle est déjà une artiste. Et c'est sur le souvenir de cette gracieuse et sympathique apparition que je me plais à clore ma causerie, renvoyant au mois prochain, faute de place, plus d'un sujet qui ne demanderait qu'à couler de ma plume ce soir déjà.

C. KELLA.

Neuchâtel

L'activité musicale des Neuchâtelois tend à prendre chaque année un développement plus considérable et c'est surtout à partir du mois de janvier que les concerts et auditions musicales de tous genres abondent dans notre ville. Un rapide aperçu du programme de cet hiver pourra donner une idée de ce que sera la saison dans laquelle nous entrons.

La Société Chorale nous promet pour le 21 janvier, l'audition de la *Création*, de Haydn. A côté des éblouissantes et vertigineuses élucubrations musicales de notre époque, il fait bon prêter l'oreille de temps en temps à cette vieille musique du maître viennois qui, dans son étonnante simplicité, a le don de toujours émouvoir et toujours charmer.

Puis avec des solistes comme Mme Huber-Petzold de Bâle, M. E. Sandreuter et M. Fontaines, d'Anvers, dont on dit le plus grand bien, nous pouvons nous réjouir à l'avance d'une bonne exécution de l'œuvre.

La Société de musique aura ses concerts d'abonnement. On parle d'Emile Sauret comme soliste du prochain concert qui doit avoir lieu le 4 janvier. On ne saurait mieux débiter et mieux commencer l'année en matière musicale.

Notre quatuor de musique de chambre fait salle comble cet hiver. Ses soirées sont de plus en plus goûtées et il est réjouissant de constater le goût toujours plus accentué de notre public pour des œuvres qui sont musicales dans l'acception la plus belle et la plus élevée du mot.

Voilà ce que nous aurons en fait de concerts officiels, si nous osons nous exprimer ainsi. Et encore n'avons nous mentionné que le mois de janvier. Le reste viendra en son temps. Il ne faut pas oublier les deux concerts donnés en vue de l'acquisition de nouvelles orgues. Le but intéresse chacun, aussi chacun y apporte-t-il sa part, soit comme exécutant soit comme auditeur.

A. Q.

ÉTRANGER

Lettre de Paris

Ce n'est pas à l'Opéra que se trouvent, présentement, nos attractions musicales, mais bien à l'Opéra-Comique et à la... Comédie Française. L'*Attaque du Moulin*, *Antigone*, tels sont les deux spectacles qui requièrent l'attention et, bien que la partie musicale soit un peu sacrifiée dans le spectacle qui nous est offert au Théâtre-Français, je ne pense pas que les auteurs de l'*Attaque du Moulin* puissent s'offenser d'un rapprochement qui fait voisiner M. Alfred Bruneau avec M. Saint-Saëns, et M. Zola avec Sophocle!

Je n'ai pas la prétention, en ces quelques lignes, d'analyser la musique de l'*Attaque du Moulin*, non plus que de vous détailler par le menu les savants archaïsmes accumulés par M. Saint-Saëns dans les chœurs d'*Antigone* et les rares polyphonies instrumentales, volontairement rudimentaires, dont il accompagne parfois la merveilleuse et poignante tragédie. Au point de vue du chroniqueur, seul point de vue auquel je dois me placer, ces deux événements musicaux présentent un caractère commun assez intéressant, la formation de deux courants d'opinions très opposés, dans la presse plus encore que dans le public qui, lui, moins ergoteur, plus sage peut-être, ne boude point contre un plaisir et applaudit vigoureusement, à la place du Châtelet comme à la rue Richelieu.

Pour l'*Attaque du Moulin*, une partie de la critique parle couramment de révélation fulgurante, de création sans précédent, de miracle indescriptible; même, le *Figaro* prêtait dernièrement à M. Carvalho une phrase que je le crois absolument incapable de prononcer. Dieu merci, où il est question « des deux plus grandes révolutions musicales du siècle », *Faust* et l'*Attaque du Moulin*. D'autre part, j'entends crier à la trahison, au recul, au vieux-jeu; on s'indigne, on réclame la tête du compositeur.

Pour *Antigone*, le cas est analogue. Les amis de

M. Saint-Saëns n'ont pas d'épithètes assez louangeuses pour exprimer le bien qu'ils pensent de sa curieuse restitution — à supposer que restitution soit le mot propre, conforme aux intentions précises du célèbre compositeur.

Les autres maudissent la musique introduite dans la tragédie de Sophocle, prétendent qu'elle rend le texte des chœurs inintelligible (ce qui est faux), et semblent épouser la querelle intéressée de M. Mounet-Sully, lequel se plaint aigrement, que tout ce chant lui coupe ses effets....

La vérité toute brève — autant qu'il m'est permis de me donner pour son interprète! — c'est que l'*Attaque du Moulin* est une œuvre fort intéressante, inégale sans doute, de moindre saveur que le *Rêve*, mais cependant mieux écrite. C'est, de même, que la musique d'*Antigone* témoigne non seulement d'un savoir admirable et d'une conscience artistique scrupuleuse, mais aussi d'un goût très sûr, très élevé, très noble, que nulle difficulté ne démonte. Et c'est encore que dans l'un et l'autre cas, on peut se demander si la musique, étant données nos âmes modernes, se pourrait accommoder de la nouvelle qui ouvre les *Soirées de Médan* et de l'immortelle tragédie de Sophocle, que MM. Vacquerie et Meurice ont traduite à nouveau pour notre plus grande émotion. Je dis « à nouveau », car la traduction publiée par les mêmes écrivains, en 1844, je crois, offre peu de rapports avec la version que l'on applaudit actuellement à la Comédie. Il est vrai qu'elle était dédiée à Frédéric-Guillaume IV de Prusse, et que, depuis, toutes choses ont singulièrement changé...

INTÉRIM.

Lettre de Lyon

La saison des grands concerts a été ouverte avec un éclat exceptionnel par les frères Ysaye.

C'est la première fois qu'Eugène Ysaye, le violoniste, se faisait entendre à Lyon: l'éminent artiste a prêté son concours à trois concerts, dont deux avec orchestre; son succès a été triomphal et la presse n'a pas eu assez d'éloges pour vanter la qualité de son, la justesse impeccable, la profondeur du sentiment artistique et la prestigieuse virtuosité technique de ce maître du violon. Eugène Ysaye a joué la *Chaconne* de Bach, les *Concertos* de Saint-Saëns et de Mendelssohn, ainsi que la belle *Fantaisie Ecossaise* de Max Bruch.

Le pianiste Théophile Ysaye, qui n'est plus un inconnu pour le public lyonnais, a partagé le succès de son frère, dans un concert où il a joué, avec le violoniste, les sonates de Franck et de Fauré, et seul, l'*Appassionnata* de Beethoven.

N'oublions pas les organisateurs de ces belles soirées, deux professeurs au Conservatoire de Lyon, Mme Mauvernay et M. Jemain. La première a chanté d'une voix superbe et avec une rare puissance d'émotion la belle ballade de Saint-Saëns, la *Fiancée du Tambour*; M. Jemain a fait apprécier la correction et la sûreté de son style dans le *concerto* pour piano de Grieg et l'*Africa* de Saint-Saëns.

L'orchestre de Luigini a brillamment contribué au succès de ces concerts, par le fini et la discrétion de ses accompagnements.

* *

Au Grand Théâtre, on est tout à la *Valkyrie* dont la première est annoncée pour la fin décembre avec la distribution suivante: Brunnhilde, (Mme Fiérens); Sieglinde, (Mlle Janssen); Fricka, (Mlle Desvareilles);